

Les zones peu fréquentables de la trace (politiser et poétiser Glissant)

Stéphane Martelly

Number 334, Spring 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98111ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martelly, S. (2022). Les zones peu fréquentables de la trace (politiser et poétiser Glissant). *Liberté*, (334), 30–32.

Les zones peu fréquentables de la trace (politiser et poétiser Glissant)

Chez Édouard Glissant, la relation naît de la pensée du gouffre et de la violence coloniale.

Par Stéphane Martelly

Nous Antillais, nous avons l'habitude des gouffres.
Le vertige
Cet éblouissement du ciel frappé sur les vagues [...]
La traite navigue sur des gouffres
— Édouard Glissant

these thoughts are also a cargo. they migrate without ever arriving at a store. thoughts know no store are unsure and sometimes dissemble. [...]
the letters syncopate atop the screen but are backspaced. the is rewritten
[ces pensées sont aussi un cargo. elles migrent sans jamais arriver en magasin. des pensées qui ne connaissent pas de magasin sont incertaines et quelquefois se désassemblent [...]
les lettres syncopées tout en haut de l'écran mais qui s'effacent. le est réécrit]
— Kaie Kellough, *Magnetic Equator*

1

Ce n'est pas sans émotion qu'aujourd'hui j'interviens sur un poète – si vous permettez que je définisse son ample pensée – qui a beaucoup compté pour moi, à l'époque où je cherchais une porte d'entrée pour aborder la poésie dite hermétique du grand poète haïtien Magloire-Saint-Aude, qui en quelques plaquettes de vers avait réussi à réorienter avec quelques autres le cours de la poésie de notre pays. La pensée d'Édouard Glissant, tout particulièrement son *Introduction à une poésie du divers* avait alors constitué une pierre angulaire pour ces travaux. Ainsi, pour demeurer fidèle au puissant tremblement de la pensée que j'avais vécu alors, je vais vous proposer quelques fragments réflexifs pour me réaccorder avec ce qui m'avait permis d'entrer en dialogue avec l'œuvre de Magloire-Saint-Aude, une poésie de belle eau et une subjectivité qui avait choisi le refus et le retrait comme modalités principales d'expression.

2

Comme ce cargo sans arrimage imaginé par le poète guyano-canadien Kaie Kellough dans son très beau *Magnetic Equator*; j'avais envie de placer ma brève intervention dans la filiation glissantienne du tremblement et de ce qui se désassemble pour aborder sa pensée complexe, en retrouver les racines historiques, politiques et éminemment poétiques, au lieu de la faire tenir dans les quelques expressions qui l'ont consacrée : chaos-monde, opacité, trace, diversalité, le tout-monde, la relation, etc., qui semblent en cerner le caractère spéculatif, dissocié de toute appartenance, voire critique de toute identité, de tout lieu, de toute encombrante particularité.

3

Or, c'est, il me semble, oublier d'où part cette pensée si ample qu'elle a pu embrasser le monde. Ici, aujourd'hui, ébranlée par l'écueil profond qui a agité un peu frivolement le monde universitaire, autour de questions de liberté posées à rebours de la libération authentique, aussi ébranlée par le violent rappel des images insoutenables des migrants haïtiens rattrapés à fouet et à cheval aux frontières du Texas pas plus tard que la semaine dernière, je voudrais proposer un retour à ce point de départ que Glissant lui-même identifiait sous le vocable du gouffre.

Le gouffre qui consiste à avancer terrifié vers quelque chose qu'on ne connaît pas, qu'on ne peut pas nommer et qui se refuse d'ailleurs à toute reconnaissance.

Le gouffre de la cale du négrier, qui peut, comme on l'a vu, se rappeler si brusquement à notre mémoire pour sans cesse revenir hanter par ses différentes réincarnations jusqu'à notre époque contemporaine.

Le gouffre de la mer qui engloutit, comme dans le poème océanique de NourbeSe Philip, poète afro-canadienne, *Zong!*, qui tente de ritualiser et de restituer cette mémoire.

« Nous, Antillais, disait Glissant avec son élégance habituelle, nous avons l'habitude des gouffres. Nous n'en faisons pas une histoire. »

4

Reconnaître peut-être qu'il y a là un objet, un lieu, un paysage, une violence de laquelle la pensée de Glissant ne réussit à s'affranchir que parce qu'« il la regarde ». Regarder dans le sens caribéen du terme, c'est-à-dire un geste porteur d'une interrogation qui donne à un objet une place et un statut dans le monde. Je voudrais alors regarder un instant ceci. Prendre un moment le risque d'examiner cette pensée de la trace par des zones moins fréquentées, certainement peu fréquentables quand on veut s'en servir pour proposer à son encontre une forme nouvelle de l'universalité.

5

Comment restituer alors cette pensée, alors que le gouffre une fois de plus semble nous regarder. Comme pour nous rappeler qu'il y a ici, avant la relation possible, un objet très violent et très solide qui racise les corps avant qu'ils ne saisissent ou n'acceptent d'être racisés. Un objet qui vient avant les paroles ou les gestes posés pour y résister. Un objet qui a puissamment, comme si c'était hier, à voir avec la colonisation, l'esclavage et ses spectres, qui a puissamment à voir avec ce que Glissant appelait la « prétention à l'Être de l'Occident » dans *Le chaos-monde, l'oral et l'écrit*. Un objet que les espaces postcoloniaux occidentaux n'arrivent pas vraiment à défaire et qui semble inépuisable pour se reproduire, alors qu'il faudrait peut-être oser être ailleurs, oser proposer autre chose.

6

C'est précisément cet objet informe que nos enfants nous désignent quand ils nous disent que certains mots ne sont pas à prendre en certains lieux à la légère. C'est cette chose que Glissant appelait peut-être le gouffre. C'est cet objet qu'il nommait parfois la « prétention à l'être ». C'est contre cet objet qui génocide, décime, esclavagise, déshumanise, colonise qu'il réclame une opacité. Car, disait-il, il y a une violence dans l'acte de comprendre. Dans comprendre, il y a prendre avec soi. Ramener à soi. C'est contre cette compréhension fautive qu'il faudrait peut-être admettre l'opacité fondamentale de l'autre. C'est contre cette chose totalitaire qui abolit certaines humanités qu'il faudrait penser la relation, le chaos-monde, une poétique du divers, l'errance, la terre, la dérive, la divagation de l'existant.

7

La relation est radicale dans la mesure où elle part de cet objet jamais nommé qui asservit, pour lui répondre. C'est sur cet objet et ses violences historiques que Glissant construit sa pensée de la trace, contre l'universel et ses prétentions. La relation est radicale dans la mesure où elle implique avant tout une critique de ces pensées de système, dans la mesure où elle implique un renoncement.

8

Non un renoncement à qui nous sommes. « Le lieu est un incontournable », écrivait Glissant. Mais un renoncement à la totalité, la racine unique, la pensée de système et la prétention à l'être de l'Occident. Je cite Glissant :

« Car en fait, c'est de cela qu'il s'agit : d'une conception sublime et mortelle que les peuples d'Europe et les cultures occidentales ont véhiculée dans le monde, à savoir que toute identité est une identité à racine unique et exclusive de l'autre. »

9

C'est pour cette raison qu'il m'a toujours semblé fallacieux que cet aspect de la pensée de Glissant soit utilisé pour faire taire les approches et les résistances de groupes marginalisés, afrodescendants, notamment comme « identitaristes » et « communautaristes » en leur opposant la pensée de Glissant. En leur reprochant de s'appropriier des identités qui sont les leurs ou qui leur sont constamment assignées, non dans le discours – peut-être – mais certainement dans le traitement.

10

Même si dans l'œuvre de Glissant lui-même, il existe des mises en garde contre les essentialismes, y compris celui-là; même si dans son parcours, on retrouve ces profonds malentendus créateurs de mésententes avec certains de ses collègues afro-américains, qu'il assimile parfois à tort dans une conception étriquée, figée de la négritude.

Ici, le malentendu consiste à parfois laisser croire que tous les tenants des identités effectuent la même opération. Comme si s'affirmer planteur ou Congo, « vrai » Français ou Haïtien était la même chose; comme si parler de fierté blanche ou de fierté noire recouvrait les mêmes opérations.

11

Glissant ici :

« Les Noirs des États-Unis ont naturellement besoin de l'afrocentrisme pour lutter contre leur condition et on ne peut demander à un SDF *Black* de NY de se lever au nom de la créolisation. Tout comme il est des pays où la Négritude est opératoire. »

12

La vérité est qu'on ne peut mettre en équivalence des identités d'oppression, d'éradication, d'esclavagisation, d'une part, et des identités de résistance, d'édification, d'humanisation, d'autre part, comme si les unes et les autres avaient les mêmes recours, les mêmes projets, les mêmes visées d'exclusion et de déshumanisation; et ce, au nom d'une « critique » paradoxalement universaliste de l'identité.

13

Faire appel aux écrits d'Édouard Glissant pour tancer ces nouveaux barbares et leur demander d'intégrer enfin la cité participe pour moi d'un oubli et d'un dévoiement. Je veux indiquer qu'il y a là un oubli ou une négligence des fondements de la pensée glissantienne que d'écarter l'idée que c'est une pensée profondément située dans le contexte caribéen, antillais plus précisément. Et que s'il y a relation ou chaos-monde, ce n'est pas dans l'ignorance des violences historiques, celles de la traite et de l'esclavage, notamment, que cette pensée s'érige et se constitue. Bien au contraire. C'est en s'y attaquant délibérément, magistralement pour construire depuis ce point d'origine troublé, marqué par le gouffre et la perte des origines, une critique de la part de l'Occident qui s'est occupé de génocide et de colonisation. Ce que Glissant nous propose, c'est une herméneutique négative et puissante du monde contemporain qui ne s'appuie que sur la critique la plus radicale et la plus juste de l'universalisme.

14

Glissant encore :

« [...] ne plus s'en remettre seulement à l'humanisme, à la bonté, à la tolérance, qui sont si fugitifs, mais entrer dans les mutations décisives de la pluralité consentie comme telle. »

En attendant, ne pas refuser aux marges que nous avons créées, buriées et écrasées, les langages que nous leur avons sévèrement inculqués. Accepter que si nous n'avons pas défait les monstres de nos universalités redoutables, de nos prédatations et de notre voracité, certains lieux de résistance soient des identités du refus. Qu'ils soient retournés contre nous comme des défenses légitimes.

15

Quand aura été finalement réalisé le renoncement aux postures totalitaires du colonialisme et de la prétention à l'Être, quand nous essayerons de ne plus tracer les limites de territoires à exploiter, peut-être seulement alors nous tiendrons nous debout, « mon pays et moi » (Césaire), à l'orée du monde, debout sans cargo devant les cascades du Kaieteur.

Peut-être nous rappellerons-nous enfin les chants de nos enfances.

Peut-être enfin, qu'aux soleils libérés de nos consciences, chanterons-nous le chant du monde en présence de toutes ses langues, mêmes celles oubliées que nous ne connaissons pas.

Alors enfin dirons-nous notre entour, apercevrons-nous des visages que nous ne chercherons pas à ramener à la transparence, retrouverons-nous vivacité de parole et d'humanité.

Alors, prendrons-nous la mesure du monde et de son étendue.

Alors, sortirons-nous des gouffres et de leurs mortelles réitérations pour construire de nouvelles manières d'être au monde :

« La multiplicité ne s'altère[ra] d'aucune disparité des lumières, et les ombres [seront] dilatées tout autant aux sommets que dans les fonds. La chaleur brille[ra] par noirs moments. » (Édouard Glissant.) 

Stéphane Martelly est la fondatrice et directrice littéraire de la collection « Martiales » (Éditions du remue-ménage) et co-directrice du Laboratoire transculturel VersUS de l'Université de Sherbrooke, où elle est aussi professeure. Elle a publié de nombreux ouvrages, essais, poésie et contes pour enfants.